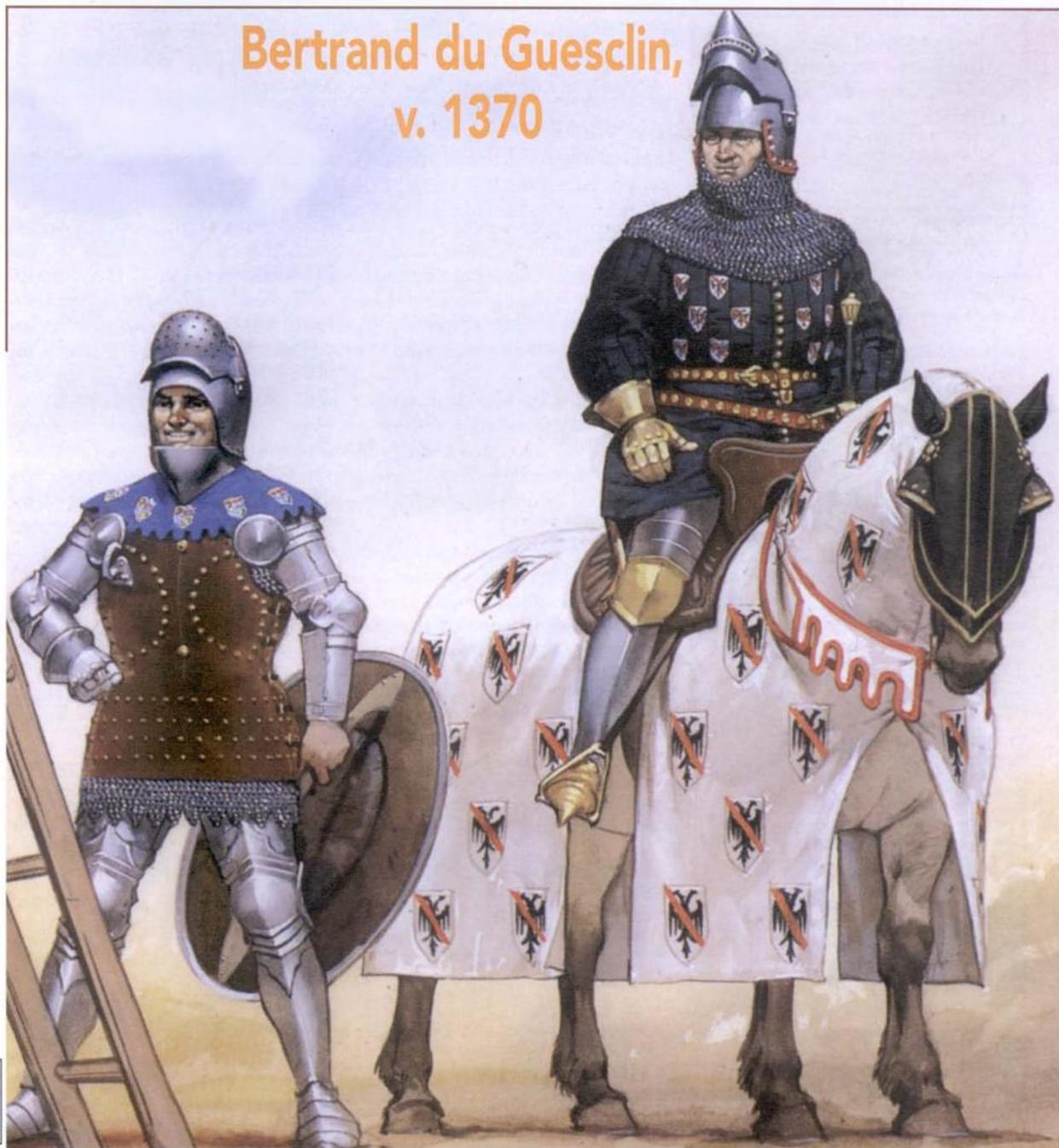


CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



Les armées françaises de la guerre de Cent Ans, 1337-1453

Bertrand du Guesclin,
v. 1370



MWF001

Directeur de la publication :

Juan María Martínez

Coordination éditoriale :

Juan Ramón Azaola,
Jean-François Bueno

Assistants d'édition :

Pilar Rodríguez,
Marie-Noëlle Filipic

Directeur de collection :

Max Mandrin

Traduction :

Antoine Bourguilleau

Correction :

Marie-Laure Baruteau,
Geneviève Naud

Coordination de production :

Rolando Dias

Conception et maquette :

Beagle Editions, Digraf

Photocomposition :

FCM

Imprimé par :

Gráficas Almudena

© pour la présente édition :

DelPrado Éditeurs, E.U.R.L., 2005
4, rue de Rome- 75008 Paris

Extrait de : *French Armies of the Hundred Years War* par David Nicolle © 2000 Osprey Publishing Ltd

Illustrations : pp. 5, 8-9, 13 Angus McBride
Conseiller historique : David Nicolle

© 2005, Osprey Publishing Limited, tous droits réservés pour les textes et les illustrations.

ISBN : 2-84349-206-8

Imprimé en Espagne

Demandez à votre marchand de journaux de vous réserver vos exemplaires de *Chevaliers et Soldats du Moyen Âge*. En achetant chaque semaine votre numéro chez le même marchand de journaux, vous serez assuré d'être immédiatement servi, en nous facilitant la précision de la distribution. Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date de parution du dernier numéro de la collection.

POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS :

Informations Produit/Abonnés :

Pour la France : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Pour la Suisse et la Belgique : (00 33) 05 61 72 70 73

Informations Diffuseurs : exclusivement réservé aux marchands de journaux et dépositaires de presse : 05 61 72 76 17

Tous droits réservés. Le contenu de cette œuvre est protégé par la loi, qui établit des peines de prison et/ou des amendes, en plus des indemnités correspondantes pour des dommages et intérêts, contre ceux qui reproduiraient, plagieraient, distribueraient ou communiqueraient publiquement, dans sa totalité ou en partie, une œuvre littéraire, artistique ou scientifique, ou sa transformation, interprétation ou exécution artistique fixée sur n'importe quel support ou communiquée à travers n'importe quel moyen, sans l'autorisation obligatoire.

L'éditeur se réserve le droit de modifier la structure des composants de la collection, leur ordre de parution, le nombre de numéros ainsi que le prix de vente si des circonstances techniques ou commerciales venaient à l'exiger. Quoi qu'il en soit, les composants affectés par ces changements seraient remplacés par d'autres, de qualité et d'intérêt similaires. Ces éléments peuvent différer sensiblement de ceux que reproduit le support promotionnel dans le cas des circonstances précédemment évoquées.

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



PLAN DE L'ŒUVRE

Chevaliers et Soldats du Moyen Âge est constitué de 80 numéros hebdomadaires ; chacun est composé des éléments suivants :

- Une figurine représentant un chevalier ou un soldat du Moyen Âge.
- Un fascicule illustré contenant des planches en couleurs dont s'inspire la figurine, ainsi qu'une rigoureuse documentation sur son environnement historique.

Ventes/Diffusion

Le prix de vente d'un numéro est de 10,95 €. Dans ce prix de vente sont inclus, d'une part le prix du fascicule seul (2,40 €) et le prix de la figurine (8,55 €). À titre exceptionnel, le prix du numéro 1 est de 3,95 € et celui du numéro 2 de 6,95 €. La figurine ne peut être vendue séparément.

En France :

MLP

Z.I. de Chesnes, 55 bd de la Noirée
38070 Saint Quentin Fallavier

Tél. 04 74 82 14 14

Fax : 04 74 94 41 91

En Belgique :

AMP

1, rue de la Petite Île
1070 Bruxelles

Tél. : (02) 525 14 11

Fax : (02) 520 12 29

DISTRI-MEDIAS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1

Tél. : 05 61 72 76 17

Fax : 05 61 72 76 28

En Suisse :

Naville Presse

38, avenue Vibert

1227 Carouge

Tél. : (022) 308 04 44

Fax : (022) 308 04 29

Vente au numéro :

Après parution, les numéros de cette collection peuvent être commandés par correspondance au prix normal de 10,95 € + frais d'envoi (2,30 € pour le premier fascicule et 1,40 € pour les suivants). Indiquez vos nom, prénom et adresse, ainsi que les numéros que vous désirez obtenir. Joignez un chèque correspondant à votre commande à l'ordre de Delprado Éditeurs et envoyez le tout à l'adresse indiquée ci-dessous. (Vente réservée à la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles.)

Abonnements/Vente par correspondance :

Si vous préférez recevoir vos exemplaires chez vous, vous avez la possibilité de vous abonner. Vous pouvez soit nous téléphoner soit nous écrire à l'adresse ci-dessous :

France, Belgique et Suisse :

DISTRI ABONNEMENTS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1 - France

France :

Tél : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Suisse et Belgique :

Tél. : (00 33) 05 61 72 70 73

Fax : (00 33) 05 61 72 76 50

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date du dernier envoi.

La figurine ci-jointe n'est pas un jouet. Ne convient pas à un enfant de moins de 14 ans.

LES ARMÉES FRANÇAISES DE LA GUERRE DE CENT ANS, 1337-1453

UNE GUERRE DE SIÈGE

Lorsque la guerre de Cent Ans éclate, la France est l'un des royaumes les plus puissants et les plus prospères de l'Occident. Les rois de France se sont d'abord appuyés sur leur domaine royal, l'Île-de-France et Paris, disposant de richesses importantes qui leur ont permis de financer leurs guerres, mais, avec les progrès de l'urbanisation, d'autres villes du royaume sont capables de fournir d'importantes ressources en hommes et en argent.

La guerre de Cent Ans, qui désigne la série de conflits qui ont opposé la France à l'Angleterre entre 1337 et 1453, joue un rôle majeur dans l'histoire de France, le pays passant d'un extrême à l'autre, de l'humiliation au triomphe. Et au moment où les Anglais quittent le sol de France, celle-ci n'est plus cet État décentralisé dans lequel le roi n'était que « le premier parmi les égaux », mais un des États les plus centralisés d'Europe, bien que les identités régionales demeurent fortes, notamment en Bretagne ou en Bourgogne.

Tactiquement, la guerre de Cent Ans voit au départ les Français s'accrocher à leurs traditions militaires (et perdre), puis les Anglais s'accrocher aux leurs (et perdre également). Les périodes de paix, qui alternent avec des phases de terribles affrontements militaires, sont caractérisées par les dévastations opérées par des bandes de soldats sans emploi, les grandes compagnies.

La hiérarchie militaire change considérablement durant la période. L'élite de la chevalerie se sent menacée, surtout par la classe moyenne dont l'importance ne cesse de croître. Il en résulte un renouveau artificiel des tournois, de la littérature chevaleresque et de comportements censés renforcer la distinction entre les chevaliers et les autres. Concernant l'art de la guerre, certains tentent d'adopter de nouvelles tactiques, dont Geoffroy de Charney, Christine de Pisan et Jean de Bueil. Dans *Le Jouvencel*, écrit au milieu du xv^e siècle, Jean de Bueil fait preuve d'un grand intérêt

LES ROIS DE FRANCE DURANT LA GUERRE DE CENT ANS 1300-1450

Philippe VI de Valois (1328-1350)

Jean II le Bon (1350-1364)

Charles V le Sage (1364-1380)

Charles VI le Bien-Aimé (1380-1422)

Charles VII le Victorieux (1422-1461)

Des hommes manipulent une espringale, sur un manuscrit flamand de 1340. Le mécanisme de tension de cette grosse arbalète montée sur roues est assuré par un système d'écheveau de crins de chevaux. Cet engin de siège projette de grandes flèches (mais pas aussi grosses que cette illustration le suggère). (Bodleian Library, Oxford)





Vue intérieure de la porte Saint-Michel à Cahors, typique des fortifications urbaines du ^{xiv}^e siècle. (photo de l'auteur)

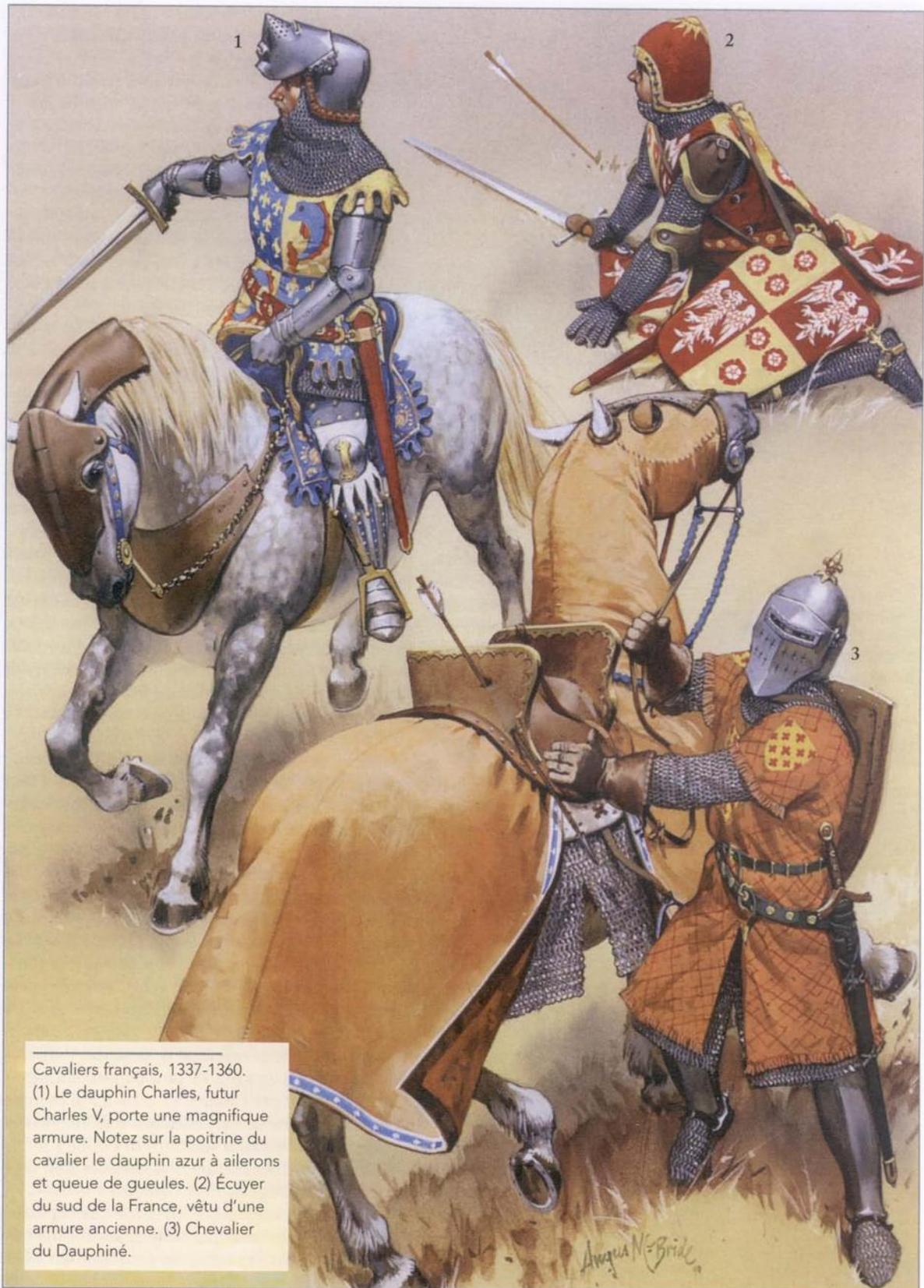
pour le canon et rappelle le primat de la stratégie : il s'agit de gagner la bataille et non de rechercher une quelconque gloire personnelle. D'autres traités du ^{xv}^e siècle mettent l'accent sur des armes spécifiques, comme *l'Art de l'artillerie et du canonnage*, et *l'Art d'archerie*. Tous ces facteurs contribuent à la création d'un embryon d'armée permanente et professionnelle dans les dernières années de la guerre.

ORGANISATION ET COMMANDEMENT

L'armée qui fait face à l'invasion anglaise au début de la guerre de Cent Ans est constituée de contingents féodaux, de troupes recrutées par contrats et de professionnels étrangers – tous sont payés. La structure féodale française évolue, comme en témoignent la multiplication de domaines de moyennes ou de petites tailles et le nombre croissant de seigneuries. Aussi, bien que la France compte quelque 50 000 familles nobles, seule une petite proportion peut se permettre de servir comme chevaliers, la majorité se contentant du rôle d'écuyer. Cela laisse à la France entre 2 400 et 5 000 hommes ayant rang de chevaliers. La plupart des écuyers servent aux côtés des chevaliers, pour une solde inférieure, et il leur faudra des décennies pour obtenir un statut militaire comparable.

Si la France organise des levées militaires générales (le ban et l'arrière-ban), qui s'appliquent à tous les hommes âgés de 14 à 60 ans, elles sont presque abandonnées dès le début de la guerre de Cent Ans. La principale forme de recrutement féodal est la *Semonce des Nobles*, qui touche les propriétaires de fiefs. Les chevaliers appelés par la semonce des nobles reçoivent une paye journalière équivalente à celle des soldats recrutés sous contrat.

Le service rural consiste à servir comme sergent local ou dans la logistique dans l'infanterie. Néanmoins, à un moment où le chaos fut total et l'autorité royale réduite à rien, le gouvernement a autorisé les paysans à prendre les armes contre les brigands.



Cavaliers français, 1337-1360.

(1) Le dauphin Charles, futur Charles V, porte une magnifique armure. Notez sur la poitrine du cavalier le dauphin azur à ailerons et queue de gueules. (2) Écuyer du sud de la France, vêtu d'une armure ancienne. (3) Chevalier du Dauphiné.

Les obligations militaires des citadins sont de plus en plus importantes et, au XIV^e siècle, certaines villes peuvent aligner de petites armées de fantassins et de cavaliers.

La motivation des forces aristocratiques féodales est aussi traditionnelle que leur mode de recrutement : moral, esprit de corps, identité, tout compte. Cette classe guerrière révère autant les guerriers de l'Antiquité et les saints guerriers que les héros contemporains, comme Bertrand du Guesclin, Boucicaut, don Pedro Niño, Jacques de Lalaing et d'autres, dont les faits d'armes sont rapportés dans les biographies chevaleresques.

Le chevalier breton Bertrand du Guesclin (1320-1380), connétable de France à partir de 1369, est célébré comme modèle de chevalerie, comme l'est Jean Le Meingre, connu sous le nom de Boucicaut. Ce dernier est un athlète remarquable, capable de grimper à une échelle par la seule force des bras ou d'effectuer des galipettes en armure complète !

De nombreux soldats créent des « confréries d'armes » avec leurs collègues, bien que certaines compagnies d'*écorcheurs* – on les appelle ainsi – ne soient rien d'autre que des bandes de brigands, comme celle de Laurent Coupe-Gorge et ses cinq écuyers. Profitant des périodes d'inactivité militaire et de chaos consécutives aux défaites royales, ils causent autant de troubles au XV^e siècle que leurs prédécesseurs du XIV^e siècle.

Des soldats professionnels, engagés par contrat, combattent aux côtés de l'élite féodale. Ce système s'avère si fiable qu'il prend bientôt le pas sur tous les autres modes de recrutement. Il existe également des mercenaires étrangers, dont les arbalétriers génois, les fantassins les plus réputés des armées françaises durant les premières décennies du conflit. Leurs officiers comptent des hommes d'une grande expérience, comme Conrad Grimaldi et Odet d'Ansart. De plus, on compte des sergents génois à pied et des *ragacins* (*ragazzini*) des Alpes, servant sans doute comme fantassins légers. Les troupes d'origine impériale comprennent des hommes d'armes fournis par l'évêque de Liège. Leur motivation est variable : la majorité de ces hommes combattent pour l'argent et pour amasser du butin. Quant aux rançons, elles demeurent une motivation toujours présente, alimentant la crainte parmi ceux qui pourraient en faire l'objet.

Des flottes et troupes terrestres issues de la péninsule Ibérique combattent aux côtés des Français lors d'une campagne en Bretagne en 1342, tandis qu'à la fin des années 1350 Charles de Navarre envoie des hommes par voie maritime en Normandie. La supériorité navale des Français durant la période va influencer sur l'issue du conflit.

À l'époque, aucun uniforme n'existe, mais la cour royale fait un usage croissant de vêtements distinctifs. En 1382, Charles VI introduit un nouveau système destiné à créer un sentiment d'identité parmi les gens de sa suite. Chaque membre de la compagnie du Roy, du roi au plus humble serviteur, femmes comprises, doit revêtir un costume particulier.

La plupart des livrées reflètent la situation politique de l'époque. Parmi les insignes les plus importants, signalons le cerf ailé utilisé par Charles VI avant 1388 et le genêt associé à la faction des Marmousets à la fin de son règne, puis repris par Charles VII.

Au-delà de la cour, les costumes et insignes sont utilisés comme signes d'allégeance. À Paris par exemple, de nombreuses personnes adoptent en 1375 des capuches rouges et bleues comme marque d'allégeance à Étienne Marcel, prévôt exigeant des réformes étendues. En 1411, un autre groupe parisien, les *Cabochiens*, adopte des cha-

Cette illustration de la fin du XIV^e siècle témoigne de l'importance de l'arbalète – dont on voit ici la fabrication – lors de la guerre de Cent Ans. (*Chroniques de Saint-Denis*, British Library, Londres)



peaux bleus et, deux ans plus tard, leurs rivaux adoptent des chapeaux blancs. À d'autres moments, les sympathisants de la cause bourguignonne portent leur coiffe penchée à droite, les pro-Armagnacs penchée à gauche.

À la même époque, on observe la lente apparition d'insignes militaires nationaux. Au début de la guerre, les insignes sont purement féodaux, mais quelques années plus tard le comte Jean d'Armagnac ordonne aux nobles et à leurs serviteurs de porter une croix blanche sur leurs vêtements. Elle se distingue nettement de la croix rouge des Anglais, de la noire des Bretons, et sera à nouveau portée par les forces royalistes contre les Bourguignons en 1414. Dans les années 1370, les armes de la famille royale sont simplifiées et n'arbo- rent plus que trois fleurs de lys. Autre insigne important : l'oriflamme, bannière rouge sang servant d'emblème sacré de la France. Il est conservé, ainsi que les bannières royales, dans la cathédrale de Reims et n'est utilisé que pour défendre le royaume, l'Église ou la foi chrétienne.

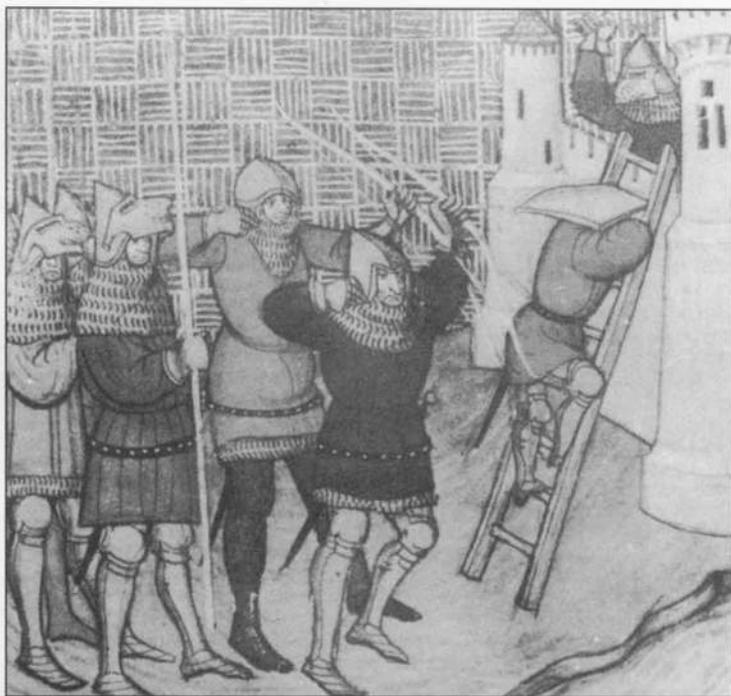
En 1445 la création des compagnies d'ordonnance royales est annoncée. On en compte quinze, avec cent lances chacune ; chaque lance compte six hommes (un homme d'armes, son porte-épée, un page, deux archers et un varlet – serviteur militaire). Ces nouvelles unités sont employées lors du siège de la ville de Caen tenue par les Anglais, en 1459, où les contingents royaux seuls alignent 11 700 hommes d'armes et 6 000 francs archers.

L'organisation des archers à pied est bien plus simple. Les hommes sont censés vivre chez eux, sont inspectés régulièrement et pratiquent le tir chaque jour férié. Ils sont supposés avoir une armure adaptée, mais les plus pauvres sont équipés par leur paroisse. En service actif, ils sont payés quatre francs par mois et, comme les chevaliers, sont exempts de la taille. Toutefois, il n'existe guère plus de 8 000 francs archers durant le règne de Charles VII.

Les bannières et les uniformes sont également modernisés. Bien que les francs archers ne disposent pas d'uniforme à proprement parler, les archers de la garde royale sont, en 1449, vêtus de bleu, blanc et rouge, ou de vert, blanc et rouge. La même année, Charles VII fait une entrée triomphale à Rouen, accompagné des 600 hommes de sa « bataille », une unité de cavalerie dont les hommes portent chacun une lance ornée d'un pennon de satin rouge frappé d'un soleil d'or.

ARMES ET ARMURES

L'armure en France est moins variée qu'en Italie ou en Allemagne. Il existe un texte intéressant décrivant l'armement d'un chevalier peu avant la guerre de Cent Ans. Le chevalier commence par revêtir une chemise par-dessus sa culotte, se peigne, puis enfle des chaussures et des bas-de-chausses en cuir. Les premières pièces d'armure sont les protections des cuisses et des genoux, en acier ou en cuir bouilli, suivies de l'*aketon* (veste molletonnée), du haubert et de la coiffe de mailles. Puis l'armure de plaques est revêtue, avec sa *gorgère* (protection du cou) ; un surcot arborant



Archers et hommes d'armes attaquant un château, manuscrit français de la deuxième moitié du XIV^e siècle. (*Chroniques de Saint-Denis*, British Library, Londres)



1

2

(1) Jean Le Meingre
Boucicaut est un so
prouesses athlétiqu
porte une brigandin
couverte d'un tissu
mailles, vers 1410. (2)
un petit homme tra
buriné et marqué d
de France, il possèd
équipement possib

(1) Jean Le Meingre (vers 1366-1421) dit Boucicaut est un soldat reconnu pour ses prouesses athlétiques. (2) Guichard Dauphin porte une brigandine à larges plaques couverte d'un tissu sur un haubergeon de mailles, vers 1410. (3) Bertrand du Guesclin est un petit homme trapu et musclé, au visage buriné et marqué de cicatrices. Connétable de France, il possède le meilleur équipement possible, vers 1370.



2

3



Cette remarquable sculpture du ^{xv}e siècle de l'hôtel de ville de Louvain représente des fantassins attaquant une fortification défendue par des hommes armés de frondes (à gauche). (photo de l'auteur)

son blason, des gantelets en fanons de balleine, un ceinturon, l'épée, une hache et une dague.

Il revêt enfin un lourd heaume ou un bassinnet plus léger. Le bouclier n'est plus que rarement porté. Les arbalétriers portent souvent une armure plus lourde que les archers, car ils servent principalement lors des sièges.

À Rouen, le Clos des Galées fabrique des machines de siège, des armes, des armures ainsi que des navires, mais les meilleures arbalètes viennent de Toulouse. Dans cette ville, on fabrique également des *cottes gamboisées* (recouvertes de soie et matelassées), des armures de plaques pour les hommes et les chevaux, des bassinets, des heaumes, des casques à rebords dits chapeaux de Montauban, des gantelets et des boucliers variés. On y excelle également dans la fabrication d'armes moins cour-

antes, comme les dagues, les javelots, les haches norroises (empruntés aux peuples de Scandinavie). Quant aux carreaux d'arbalète, ils sont livrés dans des caisses en métal.

Les années passant, le haubert perd ses moufles et sa coiffe intégrées, les manches et l'ourlet raccourcissent. L'armure de plaques évolue et le heaume laisse place à un casque plus léger, souvent un bassinnet.

Les changements dans l'armement sont moins prononcés, les seules armes à évoluer étant les arbalètes et les canons. L'arbalète a souvent été critiquée en raison de la supériorité supposée de l'arc long anglais sur le champ de bataille. Mais l'arbalète est majoritairement utilisée par l'infanterie lors des sièges – et la guerre de Cent Ans est avant tout une guerre de sièges. Malgré une mise en œuvre plus longue que dans le cas d'un arc traditionnel, la puissance et la précision de l'arbalète sont rarement remises en cause. Elle peut pénétrer la plupart des armures lors d'un tir à courte portée et sa précision est encore augmentée par l'utilisation de carreaux rayés.

Les changements dans le costume civil ont un impact sur l'apparence de l'armure. Le changement le plus spectaculaire est l'adoption d'une tunique plus courte vers 1340, remplaçant la longue robe ancienne. Une version militaire du *juçon*, veste matelassée, est également portée par-dessus l'armure. Les armures à taille étroite comme la brigandine, le jacque (une espèce de brigandine à jupe) et la cuirasse à plaques reflètent la mode civile, cette « taille de guêpe » demeurant une caractéristique des armures au ^{xv}e siècle.

Durant le ^{xiv}e siècle, les plaques d'acier de l'armure complète s'élargissent et diminuent en nombre jusqu'à ce qu'aux environs de 1400, l'époque de « l'armure blanche » atteigne son apogée. Les « blancs harinois » de qualité sont souvent faits sur mesure et sont difficilement portables par quelqu'un d'autre. Les meilleures armures sont importées d'Italie et les armures italiennes influencent la production française.

Au milieu du ^{xiv}e siècle, une plaque volumineuse, protégeant le tronc, apparaît dans les armures complètes. En très peu de temps, elle fusionne avec la plaque d'abdomen pour former une authentique cuirasse, qui remplace bientôt l'armure à plaque complète. À la fin du ^{xiv}e siècle, elle est attachée à des *faulds*, pièces laminées protégeant l'abdomen et l'aîne, souvent avec une dossière similaire et une jupe, l'ensemble étant fixé sur un



Bertrand du Guesclin est fait connétable de France, Charles V remettant une épée bâtarde au plus vaillant soldat de France. Du Guesclin a dirigé la patiente campagne de sièges qui eut pour effet d'affaiblir considérablement les positions anglaises dans les années 1370. (British Library, Londres)

côté et bouclé de l'autre. L'armure blanche est, de fait, devenue une cuirasse. Ce n'est pas le poids des armures de plaques complètes qui pose problème sur le champ de bataille, c'est l'épuisement provoqué par la chaleur et la visibilité limitée lorsque la visière est rabattue.

Les armures de l'infanterie sont plus légères et moins chères. La nécessité croissante pour les hommes d'armes de combattre à pied induit l'abandon de la lance d'infanterie raccourcie au profit de l'effrayante hache d'armes du ^{xv}^e siècle, à la fois lame, martel de guerre et pic.

Face au danger que représentent les arcs longs anglais, il n'est pas étonnant que l'on connaisse au ^{xiv}^e siècle un développement considérable de la protection des chevaux avec des pièces d'armure. Les premiers chanfreins ne couvrent que le devant de la tête du cheval. Les nouvelles formes apparaissant à la fin du ^{xiv}^e siècle sont plus larges, avec des projections arrondies sur le museau et des coupelles percées pour couvrir les yeux.

Les arbalètes continuent d'être fabriquées en grandes quantités. On ignore quand les arbalètes sont dotées de douves en acier, mais certaines étaient peut-être déjà utilisées vers 1370. Malgré, ou peut-être à cause de la concurrence de l'artillerie, l'arbalète devient une arme étonnamment perfectionnée, combinant un poids minime avec une puissance énorme, exempte de recul et dont l'apprentissage se fait rapidement.

L'artillerie évolue considérablement durant le second quart du ^{xv}^e siècle. De nombreux canons se chargent à présent par la culasse et sont dotés de chambres amovibles pouvant être préalablement chargées, ce qui augmente la cadence de tir. Alors que la qualité de la poudre s'améliore, les boulets en fonte se généralisent, et des tubes plus longs permettent une plus grande vélocité et une plus grande précision pour une charge explosive moindre. Les tubes des canons étant à présent beaucoup moins épais, ils sont plus faciles à transporter.



Épée française datant du XIV^e siècle.
(Coll. Daehnhardt)

Couteau français du XIV^e siècle. (Musée
de l'Hermitage, Saint-Petersbourg)



Durant la guerre de Cent Ans, l'utilisation du canon connaît un véritable essor. De fait, les pièces sont de plus en plus précises et fiables, et peuvent même frapper des cibles en mouvement. Toutefois, malgré l'amélioration constante de l'artillerie à poudre, les engins de type lanceurs de projectiles continuent d'être utilisés durant la période. Un grand trébuchet est ainsi transporté depuis La Réole pour attaquer Bergerac, tenu par les Anglais, en 1377.

LES TACTIQUES

La guerre de Cent Ans est caractérisée par un grand nombre de sièges, de chevauchées (des incursions à grande échelle) et de raids navals. Elle est également ponctuée de batailles rangées – l'objectif des sièges et des chevauchées étant de contraindre l'adversaire à livrer bataille à son désavantage. Cela est particulièrement vrai durant la première phase qui voit l'arc long anglais se tailler une place de choix dans l'histoire militaire. Durant cette période, les Français n'utilisent que rarement leur infanterie pour protéger les flancs de leur cavalerie, comme le font les Anglais, et il semble que les officiers français n'aient tout simplement pas su comment utiliser leurs fantassins armés d'arbalètes.

L'échec de plusieurs charges menées par des chevaliers français constitue un choc considérable pour les hommes accoutumés à la prédominance des chevaliers dans les batailles rangées. Ces cavaliers avancent généralement flanc contre flanc, sur deux ou trois rangs, et probablement au pas, puisque le trot est virtuellement impossible pour un chevalier lourdement blindé. Ils se lancent sans doute dans un petit trot sur les derniers mètres espérant que la peur d'une charge en armure brise l'opposition de l'infanterie avant même tout contact. Mais les Anglais (solidement établis à l'abri d'une « forêt » d'épieux aiguisés) ne s'enfuient pas et les résultats sont désastreux. Les chevaux se dérobent devant les pieux et, bien que le barrage de flèches ne tue que peu de chevaliers, celles-ci blessent de nombreuses montures. En tombant ou en se dérobant, les chevaux sèment la confusion dans les rangs des chevaliers, comme ce fut le cas à Crécy le 26 août 1346. Si la charge est arrêtée ou si elle marque le pas devant l'infanterie ennemie, l'avantage passe rapidement aux fantassins, qui peuvent attaquer les chevaux avant de se retourner vers leurs cavaliers jetés au sol.

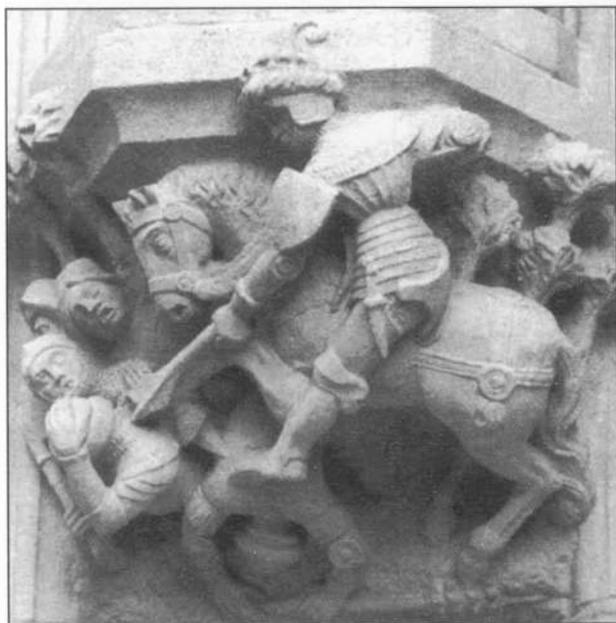
Les Français réagissent à ces désastres rapidement, même si les réponses proposées ne sont pas toujours pertinentes. Les chevaliers français, à l'instar de leurs adversaires anglais, démontent pour combattre. Ainsi, après Poitiers, on les voit souvent avancer à pied au sein de formations censées être à l'abri des flèches. La première tentative en ce sens a sans doute eu lieu à Nogent-sur-Seine en 1359. Toutefois, les chevaliers se montrent incapables de contourner les flancs des archers anglais. De fait, la bataille n'est remportée par l'infanterie française que lorsqu'elle tombe sur leurs arrières. Plus généralement, les premiers désastres invitent les chefs militaires français à une approche plus prudente comparée à la confiance qui régnait lors des premières batailles.

Aux XIV^e et XV^e siècles, l'expertise dans le maniement des armes demeure essentielle pour un homme d'armes. Les coups de taille et de revers sont considérés comme les meilleurs coups d'épée, bien qu'un chevalier doive également savoir frapper de pointe ou de haut en bas. À cheval, la cible principale est la tête de l'adversaire. Dans tous les cas de figure, le contrôle du cheval est essentiel.

L'escrime repose autant sur les coups de taille que de pointe, tandis que le combat entre cavaliers armés de lance repose sur ce que l'on pourrait appeler « l'ascendant psychologique » : il faut vaincre la tendance naturelle de tout être humain à se détourner peu avant l'impact. Dans ces



(1) Arbalétrier de la suite de Jean de Hangest, maître des arbalétriers de France. Notez l'insigne en forme de brin de genêt. Il est armé d'une puissante arbalète métallique, vers 1407. (2) Milicien de Rennes dont l'équipement est constitué de plusieurs pièces originaires de différents pays d'Europe : ventail anglais, masse à ailettes italienne, genouillères flamandes en cuir bouilli, vers 1370. (3) Fantassin léger du sud de la France, vêtu d'une brigandine recouverte d'un tissu clouté, vers 1400.



Autre scène de l'hôtel de ville de Louvain : un chevalier en armure renverse un groupe de fantassins. Il s'agit peut-être d'une représentation du duc de Bourgogne écrasant les rebelles de Gand. (photo de l'auteur)

conditions, un entraînement constant s'impose, de même que la sélection d'armes adaptées à la force de l'utilisateur. S'il devient de plus en plus courant pour les hommes d'armes de démonter, et donc de combattre à pied, l'éthique chevaleresque est toujours celle du cavalier. Ce qui explique que la proportion de cavaliers dans les armées françaises augmente.

On connaît moins l'entraînement de l'infanterie de base, bien qu'en 1394 une loi soit promulguée en France bannissant tous les sports autres que la pratique de l'arc long et de l'arbalète. Le milieu du ^{xv} siècle correspond à un véritable essor de l'infanterie, qui voit l'apparition croissante de « haquebutiers ».

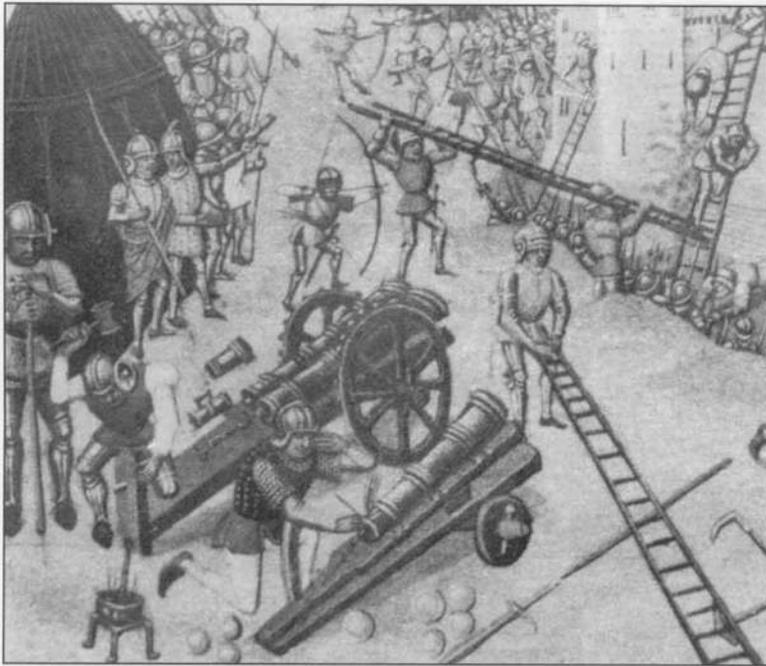
Les armées françaises apprennent peu à peu à éviter les batailles rangées et conduisent davantage de sièges et de contre-sièges. Lors des premiers engagements de la guerre de Cent Ans, les Français sont acculés à la défensive, la capacité des villes et des châteaux à résister à l'Anglais est donc fondamentale. Fort heureusement pour la France la dé-

fense est encore supérieure à l'attaque dans ce domaine et, dans les faits, la plupart des sièges ne sont que des blocus intensifiés. Le rôle principal des catapultes du défenseur est de détruire les machines de siège de l'assaillant.

Lors de la défense du château de Bioule en 1346-1347, la résistance est organisée de manière concentrique : au centre, les mangonneaux et les canons, puis les balistes, ensuite les fantassins équipés d'arbalètes et, sur les remparts, les défenseurs qui jettent des pierres sur les assaillants. Lorsque les Français sont les assiégeants, ils comptent, comme les Anglais, sur le blocus : ils polluent les réserves d'eau, comblent les douves et s'approchent des remparts avec des tours mobiles ou bâtissent des appentis pour protéger leurs sapeurs. Lors du siège de La Roche-Derrien en 1347, Charles de Blois fait abattre les arbres et les haies pour priver les archers anglais de tout couvert en cas de sortie.

Les campagnes sont encore largement constituées de coups de main, sur terre ou mer, de sièges et d'escarmouches durant lesquelles les archers et les arbalétriers jouent souvent un rôle mineur. Les batailles sont livrées à une petite échelle, mais les succès français regonflent considérablement le moral des combattants. La plupart des engagements voient des hommes d'armes en armures complètes combattre à pied avec des lances courtes et des haches. D'autres batailles ont pour objet le contrôle de gués stratégiques ou se produisent lorsque des petites forces mobiles françaises attaquent de nuit les arrières de colonnes anglaises, ou lorsque la garnison d'un château tente de détruire le campement des assiégeants.

Des tactiques identiques sont employées par les Français lors de la bataille de Rozebeke en novembre 1382, qui implique pourtant des forces bien plus importantes (peut-être 50 000 hommes de chaque côté). Ici les rebelles flamands de Gand alignent essentiellement des milices à pied, tandis que les Français les affrontent avec des hommes d'armes démontés, des fantassins et des cavaliers engagés sur les flancs de l'adversaire. Considérant qu'un assaut direct est leur seule chance, les Gantois se lancent dans une charge désespérée, mais les Français tiennent bon et leur cavalerie tombe effectivement sur les flancs de l'ennemi. Ainsi enveloppé, ce dernier est anéanti.



Détail d'un manuscrit français : sur cette scène de siège, on distingue à droite un canon à chargement par la culasse et à gauche des culasses séparées, montées sur roues. Une artillerie de ce type n'est apparue que dans les dernières phases de la guerre de Cent Ans. (*Histoire de Charles Martel*, Bibliothèque royale, Bruxelles)

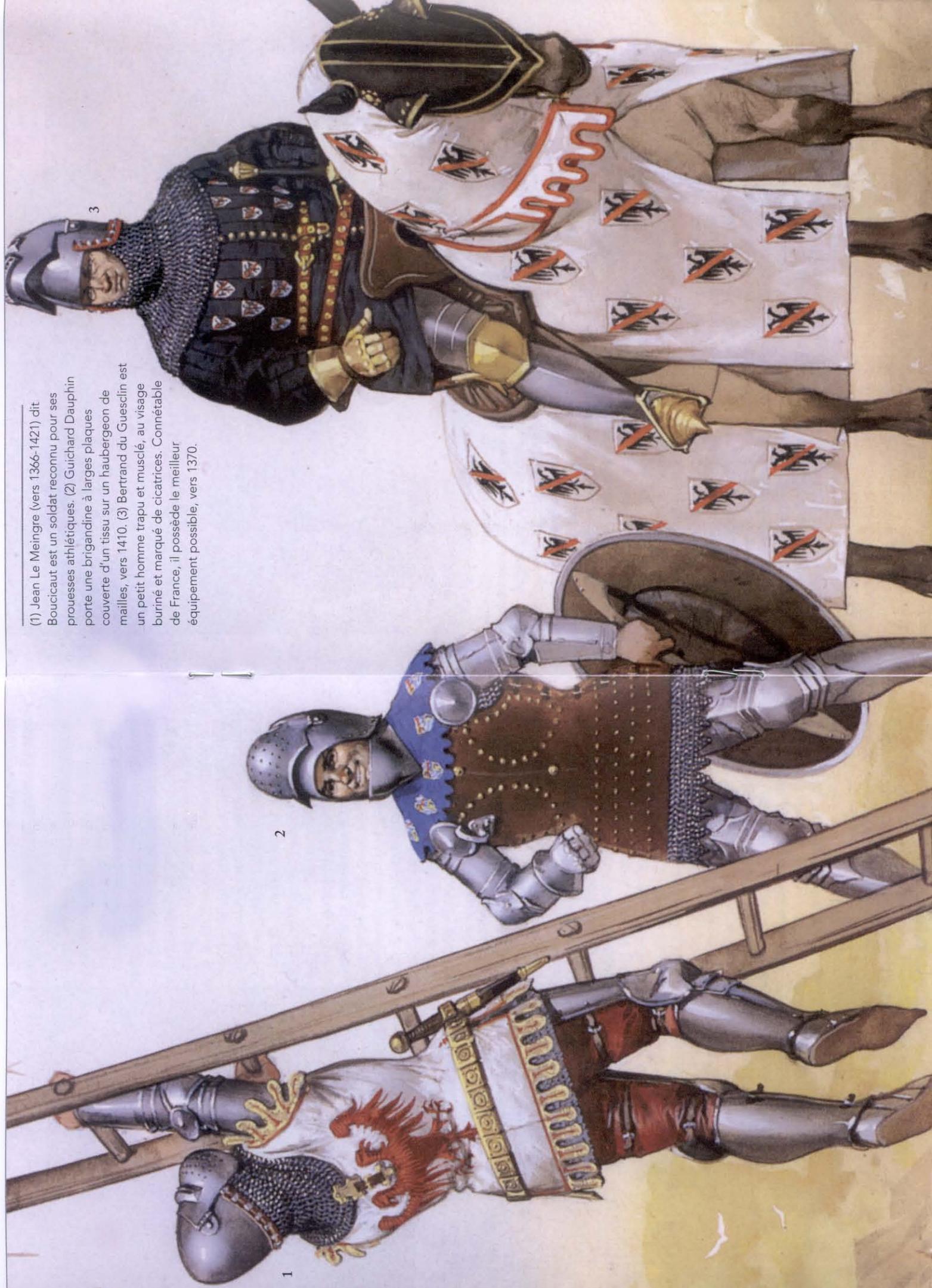
Au milieu du ^{xiv} siècle, le développement de l'artillerie à poudre n'est pas encore suffisant pour donner un avantage notable aux assiégeants ; les pièces peuvent également être installées sur les remparts pour tirer sur les assaillants.

Les églises fortifiées sont très courantes dans le sud et l'ouest de la France. Mais on trouve également des maisons, hameaux et villages fortifiés. Les villes fortifiées sont les plus importantes. Elles coopèrent entre elles dans le domaine de la défense, de la distribution de vivres et le partage d'informations. Elles déploient des éclaireurs durant les périodes de troubles, utilisant signaux de fumée, cloches, fanions et autres moyens pour donner l'alarme. Les villages font de même, les seigneurs féodaux échangeant des informations avec les autorités urbaines. Il s'agit d'obtenir des informations sur les mouvements de troupes, comme sur les activités des compagnies d'écorcheurs, et de déterminer qui est prêt ou pas à payer les rançons exigées par les bandes armées. Les informations sur les effectifs et les mouvements de l'ennemi peuvent être remarquablement précises, comme le montrent certains documents qui sont parvenus jusqu'à nous.

La décision d'étendre ou d'améliorer les fortifications d'une cité est d'importance. Malgré le coût entraîné, la réputation d'être inexpugnable constitue pour une cité une véritable force de dissuasion – et aussi un atout pour les activités commerciales. Les sièges de grande envergure peuvent impliquer des forces considérables, comme en 1406 lorsque les Français attaquent Calais avec 3 400 hommes d'armes, 71 charpentiers pour manier les engins de siège, 1 860 sapeurs pour creuser des tranchées et des mines, 322 charretiers et 49 canonniers.

C'est la série presque ininterrompue de sièges français des cités, villes et châteaux tenus par les Anglais qui leur assure la victoire finale durant la guerre de Cent Ans. La levée du siège d'Orléans, considérée comme la plus grande victoire de Jeanne d'Arc, aura un impact considérable sur le moral des Français. La carrière militaire de la Pucelle d'Orléans est essentiellement axée sur la levée de tels sièges, qui voient la réouverture des portes de ces villes au roi Charles VII, une fois la confiance des Français restaurée.





1 Jean Le Meingre (vers 1366-1421) dit Boucicaut est un soldat reconnu pour ses prouesses athlétiques. (2) Guichard Dauphin porte une brigandine à larges plaques couverte d'un tissu sur un haubergeon de mailles, vers 1410. (3) Bertrand du Guesclin est un petit homme trapu et musclé, au visage buriné et marqué de cicatrices. Connétable de France, il possède le meilleur équipement possible, vers 1370.